

1-1-2010

Mille-Feuille Magazine Littéraire

Pascale-Anne Brault

pbrault@depaul.edu, pbrault@depaul.edu

Follow this and additional works at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille>



Part of the [French and Francophone Language and Literature Commons](#)

Recommended Citation

Brault, Pascale-Anne (2010) "Mille-Feuille Magazine Littéraire," *Mille-Feuille Magazine Littéraire*: Vol. 17, Article 1.

Available at: <http://via.library.depaul.edu/millefeuille/vol17/iss1/1>

This Issue is brought to you for free and open access by the French Program at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Mille-Feuille Magazine Littéraire by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact mbernal2@depaul.edu.

Brault: Mille-Feuille Magazine Littéraire

Mille-Feuille
Magazine Littéraire
Printemps 2010
DePaul University
Department of Modern Languages

Pour toute correspondance, s'adresser au comité de rédaction, **Mille-Feuille**, DePaul University, Department of Modern Languages, 802 West Belden Avenue, Chicago, IL 60614-3214, (773) 325-7320 pbrault@depaul.edu

Mille-Feuille: 1. du latin *millefolium*, nom vulgaire d'une espèce d'achillée dont les feuilles sont très finement découpées en tous sens. Appelée encore 'herbe aux coupures', 'herbe au charpentier', 'herbe au voiturier', c'est une plante vivace qui croît au bord des chemins, dans les pelouses sèches, et dont les fleurs, blanches ou roses, sont réunies en capitules. 2. pâtisserie, connue aux Etats-Unis sous le nom de 'Napoleon'. Composée de fins feuilletés de pâte feuilletée entre lesquels on intercale une crème pâtissière au beurre ou une crème chantilly. 3. les mille feuillets de prose et de poésie qui, nous l'espérons, finiront par voir le jour dans notre magazine littéraire. 4. texte à dévorer goulûment. S'assurer, lorsque l'on y plongera les dents, que le contenu en déborde de toutes parts. Bon appétit!

Mille-Feuille

Magazine Littéraire
Printemps 2010
DePaul University
Department of Modern Languages

Rédacteurs en chef

Pascale-Anne Brault
Adam Hilevsky
Pascale Kichler

Rédacteurs en chef adjoints

Sr. Teodora Azana, Agatha Bednarski, Amber Brink, Kimberley Carpenter, Graham Collins, Lillian Colonna, Kelly Coughlin, Kelcie Daniels, Emily Delehanty, Angela Detmer, Andrew Fischer, Veronica Franke, Kristen Gayer, Joseph Haig, Emily Hampsten, Jessica Harold, Maren Hynek, Sydney Janzen, Hannah Koch, Rachel Lafranconi, Jennifer Latshaw, Chrisalida Malamis, Caitlin Maloney, Jacqueline Martinez, Kelly McCormick, Danielle Mettler, William Miller, Lyuben Minev, Stephanie Miranda, Kera Mogilevsky, Jacqueline Molina, Daniel Navarro, Laura Olin, George Overton, Valeria Ramirez, Carolina Rincon, Anabella Rojas Elias, Esly Sarmiento, Geneviève Savaiano, Kelsey Schroeder, Mickey Schwab, Sarah Shields, Timothy Stone, Kathleen Walsh, Chelsea Weatherspoon, Samantha Wilson, Faryn Wooten-el, Marouane Zahid.

Direction artistique

Samantha Wilson

Mise en page et assistance technique

Emily Wisser
avec l'assistance de Brittany Gignac et Matt Sebastian

Nous sommes heureux de pouvoir vous présenter le dix-septième numéro de Mille-Feuille et remercions tous les participants ainsi que le Doyen de Liberal Arts and Sciences, le Département de Langues Modernes et ses professeurs, le Student Life Office, le Study Abroad Office de DePaul University, André Iliiev de Lincoln Park High School, Myrtille Rémond et ses élèves à Abraham Lincoln School qui nous ont permis, grâce à leurs subventions généreuses et leurs nombreuses contributions, de donner suite à nos premiers numéros. Bonne lecture!

Copyright
DePaul University
2010

Liste des auteurs et des traducteurs

Catharine DeBelle 1
Samantha Wilson 2
Tim Stone 3,9
Graeme Schellenberger 4
Lily Colonna 6, 35, 52, 74
Clara Berestycki 8
Geneviève Savaiano 9, 61
Sr. Teodora Azana 10, 58
Mathieu Peteau 11
Emma Bonnard 12, 55
Jonathan Lam 16, 18
Brittany Gignac 17, 38
Lyuben Minev 19, 27, 60
Julian Winkler 20
Brianna Liebling 21, 23
Bill Miller 22
Nathan Moore 24
Louise Caffrey 25
Paul Palumbo 26, 36
Oliver Debe 28
Carly Gillum 29
Agatha Bednarski 30, 65
Sydney Janzen 31
Danielle Mettler 32
Angela Detmer 33
Marouane Zahid 34
Jennifer Latshaw 35
Emily Delehanty 37
Kelly McCormick 40
Andrew Fischer 42, 47
Kristen Gayer 43
Faryn Wooten-el 43, 57, 73
Emily Hampsten 44
Stephanie Miranda 45
Carolina Rincon 45, 46
Kelsey Schroeder 47
Sarah Shields 48, 49
Jaime Widmar 50
Lauren Schirripa 51
Graham Collins 54, 63
Oliver Yoder 56
Nicté Aguilar 59
Daniel Navarro 60, 68
Isabelle André 62
Derek Wietsma 64
Joseph Haig 66
Kathleen Walsh 67
Valeria Ramirez 69
George Overton 70
Olivia Szauer 72
Derek Torres 77-85

*A la mémoire de Derek Torres
Spécialiste de français et grand amateur de poésie
1975-2009*

Pas de poésie

Il n'y a pas de poésie entre nous
A déclaré le papier à la plume
Je ne reçois rien pour ma peine
Que de l'encre sous la peau

Les promesses d'autrefois
N'étaient rien d'autre qu'un mensonge
Je vous ai défendu
Mais notre vie s'était déjà transformée en pastiche.

Pastiche de notre douleur
Pastiche de notre temps ensemble
Et vous avez été l'auteur

J'ai essayé de peindre votre portrait
Mais les couleurs refusaient de mettre en relief
votre vraie nature
J'ai commencé à perdre patience
A cause de notre incohérence

Comment cacher les lambeaux
De notre amour
Je n'avais pas de succès
Parce que nous n'étions que de simples débutants

Il n'y a pas de poésie entre nous
A déclaré le papier à la plume
Je ne reçois rien pour ma peine
Que de l'encre sous la peau

Catharine Debelle

Je suis un silence sans cause
moitié colère moitié animal
dans mon visage danse la décision
et je cours comme une journée
sur les barbelés des choix redoutables.

Je suis un silence de personne
noir rangé sous les étoiles
le ciel menaçant donne la nuit
et je me cache dans l'air
tendant les bras vers la vacuité.

Je suis un silence d'absence
que la douleur a englouti
le vide fait pointer une tristesse.
et moi je disparaïs
sous la terre dans l'obscurité.

Sœur le temps ô sœur difficile
tu m'attends viens à pas menus
aimer quelque chose d'invisible
j'étais un cri du paradis.

J'étais un visage ébahi.

Samantha Wilson
D'après « Noyade » de Jacques Roubaud

Le moulin des Costes de Pélissanne – 1796

Les pierres s'emboîtent sur les pierres, et
Le calcaire se forme,
 rempli par la poussière de la mort,
 prisonnier de l'eau de la terre.
Des squelettes ramassent
 du bois immergé,
 et construisent des ailes.

Finalelement,
un mort prend la roue,
 os et bois,
et,
 gémissant,
la fait tourner.
Les quatre ailes déchirent
un coteau vert
 en pays d'Aix,
puis le cylindre de la roche,
et elles s'arrêtent.

Les morts s'assemblent
en l'espace, et ils voient
 sans regard
là-haut,
attendant le vent
et une toute petite goutte
d'huile d'olive.

Tim Stone

« **Tu me manques** »--**L'un des deux**

Le français le comprend
comme l'anglais ne le peut:
tu vas devant parce que
tu le dois. C'est toi
qui es manqué,
toi qui es le sujet
de toute ma pensée.
Il faut que tu ailles devant
Parce que tu te sens plus important...
Seulement après, arrive *me*.

En français, le sentiment est juste,
et en mettant *tu* à côté de *me*
c'est confortable et bienvenu;
en disant tu me manques
c'est pour remettre le lien perdu;
c'est pour mettre *tu* près de *me*, debout

presque main dans la main,
assez proche pour sentir le souffle,
entendre le chuchotement
de la structure qui, aussi,
est beaucoup plus compréhensible,
parce que ce n'est pas seulement
tu me manques, mais tu es absent.

Il y a un vide.
Il n'y a pas toi.

En français, dire,
« Tu me manques, » c'est éprouver,
« Je t'adore, » et finalement permettre au Bien-aimé
de savoir former onze lettres:
dentale, nasale, nasale, puis, pour finir,
la palatale qui ne remettra jamais en liberté
la lutte du cœur. En français,
il faut une expiration pour dire,

« Tu me manques.»

Je suis à bout de souffle,
mais pas faute de respirer.
Je ne peux pas parler
mais pense uniquement en français:
Tout ce qui est sera était
Et aussi ce qui sera.

Graeme Schellenberger

Chios, le 12 avril 1822

Chère Néa Moni, je voulais te montrer ce qu'est le printemps.
C'est la première fois qu'on peut flairer la fonte de la résine
et la deuxième fois que j'ai entendu les lapins
jeunes chuchotant du croissant cristallin de la terre des
coquelicots.

Regarde les petites coquilles blanches et cassées
autour des serpents qui dansent!
Comme c'est joli! Les pointes sont rouges!

Sens le vent en argent. Tu peux entendre le duvet de pêche
rouge
tombé du sol chaud, sec, et cassé au printemps?
Pourquoi les lapins mangent-ils des kakis
tandis qu'ils dansent?
Ne savent-ils pas que les kakis sont envenimés de résine?
Regarde-là – leurs bouches sont rouges comme les coquelicots.
Regarde-là – la douzième, quarantième, et deuxième année
ont disparu des lapins.

Tu vois la jeune fille qui joue avec ses petits lapins?
Elle ne sait pas pourquoi les nez et les bouches et les poitrines
sont rouges.
Elle ne regardera que ses lapins quand elle écouterà
les coquelicots
tomber des mains de sa mère. Sa mère les a cueillis parce que
c'était le printemps
mais maintenant les fleurs brûlent avec les corps de sa mère,
son père, et ses frères; l'odeur est douceâtre comme la
résine.
Mais la jeune fille ne lèvera pas les yeux alors qu'elle reste
assise seule avec ses lapins parmi les flammes qui dansent.

Ce sont les morts qui dansent.
Regarde-là –les serpents mangent les lèvres de kaki des lapins
pendant que mon cœur s'étrangle avec le brûlé de la résine.
Regarde-là –les lapins pleurent des larmes de verre rouge.
Regarde-là –les larmes de verre se cassent sur les
extrémités rouges

d'herbe. Lapins, devenez herbe très vite! Les serpents ne sont pas herbivores au printemps!
Vite. Vite! Placez les coquilles cassées autour de vous ou vous serez la mort des coquelicots!

La jeune fille regarde les bateaux des serpents tandis qu'ils mettent la voile et elle pense aux pétales des coquelicots que sa mère plaçait parfois dans un bol d'eau où ils dansent à la surface comme les bateaux des serpents à l'arrivée du printemps.

Mais maintenant c'est une nouvelle saison – la saison de la mort des lapins.

La jeune fille regarde sa terre avec les corps de sa famille et ses lapins partout. Tout est rouge et dans l'air elle peut sentir encore le brûlé de la résine.

Chère Néa Moni, tu sais que la jeune fille viendra à toi quand elle sentira le brûlé de la résine alors sois prête pour elle – tu es toujours un symbole de foi et d'espoir pour beaucoup – et couvre tes ruines avec les pétales des coquelicots parce qu'ils lui rappelleront sa famille avant la trahison de l'innocence – la mort rouge.

Ne laisse pas la jeune fille voir les morsures des serpents qui dansent mais sois forte même si tu souffres parce qu'elle voudra parler des lapins.

Tout – l'injustice, la mort – se passe au printemps.

Néa Moni, marche doucement parmi les coquelicots parce que la jeune fille dort légèrement au printemps.

Quoique que tu sois cassée, elle viendra toujours à toi quand elle sentira la résine brûlante. Elle est seule et il n'y a plus de lapins.

Maintenant, bien des années après avoir vu sa vie entière noyée dans le sang rouge que les serpents ont gaspillé, tout ce dont elle se souvient, ce sont les bateaux, sur la mer, dansant.

Lily Colonna

Espoir de paix

Va ma fille, prends ton envol
Mon chagrin est frivole
Quand la vie de demain
Se profile au lointain

Ma peine, comme un serpent
Sans se presser mais avec sûreté
S'enroule peu à peu
Autour de mon cou blessé

Mais la liberté, la liberté, mon enfant,
Elle rend les hommes fous,
Opprimée et sauvage
Ou fierté adorée
Bien des fois gardée dans les sombres recoins
Des cœurs incertains
Et quand enfin elle se libère
Elle annonce l'arrivée
Des révoltés

Pourtant dans nos contrées,
Il semblerait que sa destinée
Soit de faire couler le sang
Et de répandre sur la terre
Le goût amer
Du chagrin et de la misère

Gardons l'espoir
Qu'un jour la liberté
Au rameau d'olivier
Sera associée

Clara Berestycki

je transporte votre cœur avec moi

je transporte votre cœur avec moi(je le transporte dans
mon cœur)je ne suis jamais sans lui(où que
j'aïlle vous allez, mon cher; quoi que je fasse
c'est vous qui le faites, mon chou)
je ne crains
aucun destin(car vous êtes mon destin, mon ange)je ne veux
aucun monde(car belle vous êtes mon monde, ma fidèle)
et vous êtes ce qu'une lune a toujours voulu dire
et ce qu'un soleil chantera toujours, c'est vous

voilà le secret le plus profond que personne ne connaisse
(voici, c'est la racine de la racine et le bouton du bouton
et le ciel du ciel d'un arbre qui s'appelle la vie; qui croît
plus haut que l'âme ne peut l'espérer ou que l'esprit ne peut le
dissimuler)
et c'est la merveille qui garde les étoiles séparées

je transporte votre cœur avec moi(je le transporte dans mon
cœur)

*Traduction de « i carry your heart(i carry it in my heart) » de E.E.
Cummings
Geneviève Savaiano et Tim Stone*

J'aime, je n'aime pas

J'aime: le café au lait, les romans d'espionnage, l'ananas, la publicité, la valse, l'automne, les piments, le riz parfumé, la table ronde, le vendredi soir, « Criminal Minds », les sacs à dos, les chaussures TBS, l'omelette au fromage, la pluie ennuyeuse, Eric Emmanuel Schmitt, Maurice Zundel, Jim Brickmann, les colombes, les chants de Noël, les vacances, les voyages, les noisettes, Mark Twain, le canapé, Joyce Rupp, l'escalier étroit, la plage, les exercices dictés, la dentelle, le jardin, faire la vaisselle, les oiseaux qui chantent, le basket, la littérature.

Je n'aime pas : le désordre, le parfum, les collants de couleur, le bus, les bavards, le lundi matin, les araignées, les chaussures mouillées, le cassis, McDonalds, l'été, les lunettes, le dictionnaire, les piles, le poireau, les crêpes au beurre, Cathay Pacific, Jim Carrey, le bruit, la musique rock, le soda, les bouteilles en plastique, le cafard, les trains en retard, les manteaux, la couleur rouge, les gants, les dessins animés, les psaumes récités, fumer, la viande rouge, la douane, l'orage, le tonnerre, faire les valises, la grève, le dentiste, les carreaux mouillés, la mythologie.

J'aime, je n'aime pas : cela ne regarde personne; cela, évidemment, ne signifie rien. Et pourtant, tout cela exprime: moi, ma pensée n'est pas comme la vôtre car je ne vis pas comme vous! Ainsi, ces goûts et dégoûts révèlent la folie de croyance de chacun et chacune, évoquant l'énervement, ou l'acoquinement. Ce concept de notre connaissance nous donne la liberté d'expression.

(Un cafard m'agace, je le tue: on tue ce qui vous agace. Si je n'avais pas tué le cafard, c'eut été par pur libéralisme: je suis libéral pour ne pas être un assassin.)

Sr. Teodora Azana

D'après Roland Barthes par Roland Barthes

Mort de l'amour

La belle est morte,
Tuée par les soldats.
Le mari s'est enfui.
Le drapeau blanc resplendira.

Il s'est enfuit sous les tirs.
Laissant sa fille et sa femme.
Le père est triste,
Comme une terre sans Lune.
Le drapeau blanc resplendira.

Et voici que les soldats,
Cruels comme des fauves,
Fusillent le pauvre mari massacré par la guerre
Il rejoindra son amour le mari.
Le drapeau blanc resplendira

Mathieu Peteau

Une fin de semaine au XIX^{ème} siècle

Mr. Lazare Lisle était un homme des plus singuliers. D'abord, on ne savait jamais ce qu'il faisait de ses fins de semaine. Il disparaissait le vendredi soir pour réapparaître le dimanche après le diner. Pendant ce temps-là, on ne le rencontrait nulle part. Ses voisins se posaient des questions et ses proches...ses proches? Mais, en fait, en avait-il, des proches? Personne ne pouvait se vanter de le connaître personnellement sans être sûr de se faire traiter de menteur. Ensuite, quand il était là, on le trouvait bizarre. Il portait une fine moustache, taillée avec soin. Il portait des gants, ce qui lui valut d'être traité de « frimeur » et de « bourgeois » dans son dos. En plus, il parlait bien, c'est-à-dire qu'il usait d'un langage que les instituteurs appellent « soutenu » et que les autres appellent « ringard ». C'était un assez bel homme que Mr Lisle. Il devait avoir trente ans environ, bien que son âge eut été difficile à dire. Il avait les yeux noirs et les cheveux noirs également, coupés courts sur la nuque. Il était grand, et de la puissance émanait de lui, bien qu'il ne fut pas exactement ce que l'on appelle un homme d'une carrure athlétique. Mais ce qui rendait son apparence si particulière, c'était l'expression de son visage. S'il vous arrivait, par hasard, l'espace d'une seconde de rencontrer son regard, c'était comme s'il lisait d'un coup toutes vos pensées au fond de vos yeux, comme dans un livre ouvert, alors que vous-même ne parveniez pas à deviner ne serait-ce que la plus petite de ses réflexions. Je pense que le lecteur doit déjà s'être fait une petite idée du personnage.

Un jour, Mr Lisle vint à se promener du côté de la Madeleine (il habitait Paris). Il remontait la rue Vignon dans la direction de la rue de Sèze qui donne sur la place de la Madeleine, quand il fut arrêté par une main sur son épaule. Il se retourna et se retrouva face-à-face avec une jeune étudiante. Leurs yeux se rencontrèrent et une étoile filante passa dans la nuit du regard de Mr Lisle. Après un court instant, il demanda :

– Qu'y a-t-il, mademoiselle?

– Vous avez fait tomber votre portefeuille, aussi, je vous le rapporte, expliqua la jeune fille légèrement intimidée.

Elle parcouru d'un œil rapide la tenue de Mr Lisle, puis resta plantée devant lui, légèrement perturbée.

- Et bien? Y-a-t-il quelque chose qui vous gêne? s'informa l'homme.
- Je ... c'est que... votre tenue ...est ...pour le moins...
- Originale? Compléta-t-il.
- Il portait en effet une veste de smoking, un nœud papillon, un manteau et un chapeau haut-de-forme, ce qui peut être appelé original quand on considère que de nos jours on ne s'habille plus comme cela que pour les films.
- Comment vous appelez-vous? demanda Mr Lisle.
- Marguerite, monsieur.
- Et bien, Marguerite, c'est comme cela que je m'habille pour aller à l'Opéra.
- L'Opéra Garnier?
- Parfaitement.
- Ce n'est pas loin, mais à pied, il faut au moins dix minutes de marche.
- C'est pour cela que j'y vais en voiture!
- En voiture?
- Regardez là-bas, Marguerite, dit-il en désignant le bout de la rue.

Elle tourna son regard vers le lieu que lui montrait Mr Lisle et fut extrêmement surprise en apercevant une voiture tirée par un cheval. Elle se tourna vers l'homme pour lui demander des explications quand quelque chose d'autre attira son attention : la ville autour d'elle avait changé. C'était toujours Paris, mais un Paris plus jeune, plus brillant. Les magasins aux devantures floues avaient disparu, le goudron avait fait place aux pavés. Les gens à d'autres. Au lieu d'homme d'affaire pressés, de femmes perchées sur de trop hauts talons et d'enfants vulgaires et désagréables, il y avait maintenant de belles jeunes femmes aux robes longues et aux coiffures sophistiquées qui se promenaient au bras d'hommes aux manières galantes et tous vêtus comme Mr Lisle.

La première pensée qui afflua à l'esprit de Marguerite fut qu'elle devait avoir l'air déplacée, avec son jeans, au milieu de tous ces beaux gens et ce fut avec un soulagement qu'elle se rendit compte qu'elle portait une belle robe du XIXème siècle, car il ne faisait plus de doute qu'elle se trouvait au XIXème siècle. Elle ne savait pas comment ni pourquoi, mais elle en était sûre. Elle remarqua tout-à-coup quelque chose : tout avait changé, sauf Mr Lisle. Elle se tourna vers lui. Il lui demanda :

- Que penseriez-vous de venir à l'Opéra avec moi? On joue

« Faust » ce soir.

Elle accepta car, après tout, elle était sans repères dans ce siècle et Mr Lisle était le seul reste de son monde à elle. De plus, elle n'aurait pas su où aller.

– Merci, dit-elle, merci beaucoup Mr Mr?

– Appelez-moi Monsieur le Comte de L' Isle.

Il lui donna son bras et l'escorta jusqu'à la voiture. Le trajet fut assez court. Quand elle descendit de la voiture elle put se rendre compte que la place de l'Opéra n'avait pas beaucoup changé. A part le pavé qui remplaçait le goudron, l'entrée du métro qui avait disparu et les voitures à cheval au lieu de voitures à essence, tout était très semblable. Elle passa une très belle soirée à l'Opéra. La conversation de Mr le Comte de L'Isle lui était très agréable. Celui-ci la présenta à ses relations. Ce soir là Marguerite dormit dans l'une des nombreuses chambres de l'hôtel du comte.

Le lendemain matin, quand Marguerite s'éveilla, elle eut du mal à se rappeler où elle se trouvait. Une fois qu'elle se fut rappelée tous les événements du jour précédent, elle s'habilla et descendit dans la salle à manger. Monsieur le Comte l'y attendait pour déjeuner. Marguerite se sentait beaucoup plus intriguée par cet homme que le jour d'avant. Elle l'assaillit de questions. Il lui dit :

– Alors, cela vous intéresse de savoir comment et pourquoi nous nous sommes retrouvés ici, à cette époque?

– Oui, je meurs de curiosité. Alors? Pourquoi? Oh, dites!

– Vous êtes bien impatiente, dit le comte en riant.

– Monsieur, s'il vous plait! Racontez!

– Et bien, soit! Je vais vous expliquer: je suis né à votre époque, mais le XXème siècle m'ennuyait. Depuis ma plus tendre enfance, j'ai toujours été persuadé que la Nature avait fait une erreur en me faisant naître à ce moment là, et que j'aurais dû naître beaucoup plus tôt dans l'histoire. Un jour, dans ma dix-neuvième année, je crois, j'ai reçu une lettre qui m'apprenait qu'un de mes grands-oncles était mort, me faisant le seul titulaire de son testament. Il me léguait tout ce qu'il possédait, c'est à dire une certaine somme d'argent, et un

« don ». Quel était ce don, personne n'en savait rien. Par contre on savait que mon oncle avait une réputation d'original. J'empochais l'argent avec joie, car ma situation n'était pas des plus confortables. Un an passa, j'oubliais ce don. Mais un jour, je me rendu compte de mon pouvoir. Depuis, je passe tous mes weekends ici. D'ailleurs, ce n'est qu'hier que je me suis rendu

Brault: Mille-Feuille Magazine Littéraire
compte que je pouvais emmener quelqu'un avec moi. Mais
vous reviendrez la semaine prochaine, n'est-ce pas?
– Avec joie, Monsieur le comte, avec joie.

Emma Bonnard

Un cœur battant s'écrie à son île croupie,
la Joie enterre son aîné.
Mais bien que l'orage dompte les tambours,
nos pieds ne cesseront jamais de danser.

Jonathan Lam

sans titre

j'allume la musique et j'prends une taffe. j'expire. une deuxième taffe. elles me frappent et me font flotter, de plus en plus haut. j'suis suspendue au-dessus du corps et je souris. je souris parce que la fille assise sur le lit - digérant les mots du roman qu'elle lit pendant que les tons électroniques l'étouffent - elle est belle. sensationnelle, en fait. ce genre de lueur jaune l'entoure, montrant au monde sa chaleur. elle peut te serrer bien fort. tandis que ses yeux tombent, ma vue est troublée. je me demande si d'autres personnes arrivent à voir la lumière qu'elle émet, ou s'ils ont la même difficulté que moi, le flou, l'introuvable. je me rends compte qu'elle doit *ressentir* sa luminescence et son invincibilité pour pouvoir *briller* comme ça. le sait-elle? moi, j'suis rien, personne, j'peux pas lui en parler avec des mots. j'arriverai jamais à le lui expliquer. peut-être qu'elle saura ce que moi je sais quand elle me fera rentrer. j'pousse un cri, et en descendant vers son corps j'm'approche de sa peau, j'essaie de me disperser sur la belle forme de ses jambes, de ses bras, de son visage, de ses lèvres, de ses yeux, de ses seins, pour lui faire savoir qu'elle peut rester comme ça, *pour toujours*. j'm'installe, trouvant ma place entre son cœur et son esprit. la musique continue. continue. continue. mes paupières battent rapidement. j'ouvre les yeux. qu'est-ce qui vient de m'arriver? il fait chaud.

Brittany Gignac

F—

J'entre dans une église pour la première fois en plus de six
ans;
peut-être sept.
Non, huit.

Une mer d'obscurité m'entoure.
Tons de gris,
sombres et foncés.

Ténèbres!

Je marche vite,
la tête baissée.
Ils ne peuvent point m'attraper.

Car je ne cherche ni Dieu ni ses anges les plus saints,
mais un ami à moi
qui inconnu n'est plus.

Jonathan Lam

En hommage à La Bruyère

Richard a le visage basané, les lèvres fines, les sourcils en broussaille; l'œil fixe et perçant, les épaules larges, la taille svelte, la démarche légère et royale. Il parle d'une voix moelleuse; il adore quand les gens l'écoutent; il parle simplement pour le plaisir de parler et d'entendre sa propre voix. Tous ses mouvements, toutes ses manières, son savoir-vivre en général sont raffinés et pleins de grâce. Il mange sans faire de bruit, observant parfaitement toutes les règles de l'étiquette. Il occupe à table la place centrale, pour que tout le monde puisse le voir. Il adore l'attention. Les gens le regardent toujours avec grande admiration; il leur sert de modèle. Sa façon de s'habiller par exemple est imitée par tout le monde. Il est le maître de la parole – il sait quand interrompre ses interlocuteurs, à quel moment changer de thème. Il sait tout sur les affaires des autres, mais personne ne sait rien des siennes. Il rit beaucoup et vigoureusement devant les gens, parfois se dispute avec quelqu'un, il prend part à chaque conversation. Cependant, quand il retourne chez lui, où personne ne s'est jamais rendu, il pleure amèrement, tout seul, assis sur son lit, ses splendides vêtements rejetés de côté. Il est le pauvre bouffon, la misérable et triste paillasse.

Jean-Claude a les yeux inexpressifs, le teint rugueux, le corps râblé et le visage franc et ouvert. Il parle moins, il rit rarement, et toujours préfère écouter les autres. Son caractère est renfermé; il ne sait pas grande chose des affaires de ce monde. Il ne veut connaître ni secrets, ni rumeurs, ni cancans. Il s'habille d'une façon simple et modeste, et il préfère ne pas être sur la sellette. Trop d'attention l'énerve et le met mal à l'aise. Il ronfle fort et il crache s'il le doit ou s'il en a besoin. Quelquefois, il se joint à ses amis et ils boivent. Malgré l'alcool, il ne parle pas beaucoup, ou au moins, il ne parle pas plus que les autres. Il n'a rien à cacher et tous savent tout sur lui. Personne ne sent sa présence et il peut s'en aller à tout instant sans qu'aucun de ses amis ne s'en aperçoive. Quand il retourne chez lui, il mange son repas joyeusement, mâchant bruyamment et, après cela il se couche. Il dort profondément, la conscience nette. Il est l'ignare heureux – sa simplicité est son bonheur et sa bénédiction.

Lyuben G. Minev
D'après Les caractères de La Bruyère

Le clown

Dans ce cirque, il y a un clown raté
Il fait toujours semblant de ne pouvoir marcher
Et donc n'arrête pas de ramper
De plus, son bec, j'aimerais bien le voir cloué.

Il faut avoir
Tout au plus quatre ans pour rire
Il est aussi mauvais que le pop-corn flambé
Qu'on nous sert dans ce cirque
où l'on ne regrette pas de s'être attardé.

Il est bien triste que ce cirque malfamé
N'engage que des artistes illettrés
Des clowns qui ne suscitent que pitié
Et ne ratent pas l'occasion de se ridiculiser.

Julian Winkler

Dépérissement

La gloire de l'été est une chose du passé
pas l'intention de revenir
tandis que les nuages gris et la pluie
entrent dans l'étape de la vie.

Je tremble parfois
alors que l'été tire sa révérence à l'hiver
et présente l'intolérable
pas encore résolu.

Brianna Liebling

À l'aube, une volée d'oiseaux a pris son essor pour s'en aller vers le sud. À l'ombre du magnolia se trouvait une ferme délabrée contenant peu de choses intéressantes et bien trop peu de souvenirs. La maison semblait déserte. Les outils de jardinage rouillaient sur le porche, le métal imitant la couleur des feuilles tombées à terre. L'herbe ayant poussé de manière incontrôlée s'était colorée en brun avec l'arrivée de l'hiver. Quand le gel est finalement venu, il a trouvé et a éteint chaque coin chaleureux. Les lacs ont gelé et la terre s'est transformée en une grande pierre.

Il ne demeurait que la ferme et quelques vestiges de quelqu'un qui y avait vécu autrefois. Si on était entré dans la maison, on aurait vu un enchaînement de pièces désertes. Chacune semblant avoir moins de signification que la précédente. La nouveauté d'absence sans explication passait vite et s'effaçait avec le vide qui l'inspirait.

La neige était venue et couvrait tout ce qu'on pouvait voir mais elle ne couvrait rien, parce qu'il n'y avait pas d'yeux pour la voir. La nuit, les étoiles remplissaient le ciel comme les cierges lors d'une veillée pour ce lieu oublié. Là où les feux brûlaient et les télévisions rayonnaient, il y avait seulement l'éclairage du soleil se reflétant toujours sur la terre blanche. Pendant que l'hiver arrivait à son paroxysme, même les heures semblaient devenir dures et froides.

Mais, le temps passait.

L'herbe a repoussé de nouveau et les feuilles sont revenues pour créer un nid pour les oiseaux. Là où il y avait le vide, les plantes ont fleuri. La neige a reculé sous le poids des rayons du soleil. Les fleurs, les animaux et toutes les autres choses qu'on s'attend à voir pendant les mois chauds ont réapparu. Mais malgré tout le changement dû au tournant des saisons, il y avait des choses qui ne changeaient pas. Personne ne coupait l'herbe. Personne ne ratissait les feuilles. Les chemins étaient abandonnés par tous les gens qui avaient la capacité de les reconnaître. Les chambres de la maison restaient désertes et silencieuses. Même la lumière et la chaleur du soleil ne réussissaient pas à enlever la rouille des outils de jardinage.

Bill Miller

Cercle

L'amour est juste un accident
aucune chirurgie ne peut le corriger
et les médicaments uniquement engourdissent
son intensité pure
et je prends ma dose quotidienne
de vous, et vous, et eux
sans le savoir, pour créer
un flux d'ignorance.

Brianna Liebling

Je suis le cafard qui
Survit là où les dinosaures
(et les autres)
N'y ont réussi.

Je suis la poubelle,
Les moments oubliés
S'entassent avec moi puants,
Je suis le contenant, seul.

Je suis la lumière,
Seulement ici pour un blip,
Délaissé parmi les déchets sensuels,
Provenant des derniers millénaires.

Nathan Moore

L'effet. Qu'importe à qui il appartient.

Elle me disait de revenir vite;
Mais on m'avait appris à ne rien espérer.
Je partais à la guerre.

On s'est dit au revoir,
J'ai embarqué sur le bateau.
Je partais au champ de bataille.

Malgré les larmes et les cris,
Malgré le conflit,
Malgré cette flaque de sang qui me suivait,
J'ai tué, j'étais au cœur du diable
plus obscur que Le Feutre noir.

Ma belle, douce gazelle,
Attends-moi au bout de la falaise.
Je serai là dans le vide où une flamme éternelle brûle.
Mort pour ma patrie, perdu dans le royaume
de l'ancien ennemi

A qui la défaite, A qui la victoire?
Qu'importe.

Louise Caffrey

Luminescence

Je t'ai trouvée, en train de marcher lentement
le long du bas-côté—
Grave comme une danseuse; immobile entre des pas.
Le silence seulement ressenti après un son.
Césure—
En train de regarder fixement ces globes accueillants
Je me rappelle la brillante luminescence du début
Et l'odeur de la fin, amère et fétide.
Les mots s'échappent de ses lèvres sanguines
Cloches de verre et sirènes en chœur
Transcendance dans un petit paquet
A ponctuer la permanence

Paul Palumbo

Victor Hugo

Né le 26 février 1802,
A Besançon dans la région de Franche-Comté,
Fils du général d'Empire Joseph Léopold Sigisbert Hugo,
Son nom – Victor-Marie Hugo.
Sa vocation précoce – la poésie.
S'y livre depuis l'âge de quatorze ans,
Jusqu'à son dernier souffle.
Ecrivain prolifique, doué par nature,
Il écrit des chefs-d'œuvre comme Les Misérables,
Les Feuilles d'automne, glorifiant la monarchie,
Ses Odes et Ballades imprégnées de catholicisme,
La triste histoire de Notre-Dame de Paris,
Et beaucoup d'autres merveilles littéraires.
Il s'est consacré aussi au monde théâtral,
Lucrece Borgia et Marie Tudor étant,
Parmi ses œuvres distinguées.
S'exilant pour des raisons de politique,
Après le coup d'État du 2 décembre 1851,
Hugo fit un séjour en Belgique et au Luxembourg.
Le Seconde Empire ayant chuté,
L'écrivain est retourné en France, sa patrie
Après vingt années d'exil douloureux,
L'une des figures tutélaires de la république retrouvée,
Il décède le 22 mai 1885,
Nous laissant son grand trésor littéraire.

Lyuben Minev

Un matin mauvais

Le soleil est monté
Et Jaques s'est réveillé
Sa mère lui a dit de se lever
Il a marché à la salle de bains
Le lavabo était cassé
Les toilettes se sont bouchées
Il s'est douché
Mais le savon lui a échappé
Il s'est rasé
Mais il s'est coupé
Il est retourné à sa chambre
Où il s'est habillé
Son jean était déchiré
Sa chemise sentait mauvais
Sa mère l'a appelé pour manger le petit déjeuner
Son frère a mangé ses céréales préférées
Et il a bu tout le lait
Jacques a avalé un toast brûlé
Et il a bu du jus d'orange périmé
Il a regardé sa montre
Zut!
Il était en retard
Et il a manqué le bus
Il a saisi son sac
Il a couru
Il a traversé la rue
Il est tombé
Jacques est arrivé à l'école à temps
Mais il a oublié
Ses livres
Et tous ses documents

Oliver Debe

Trop tôt
le jour commence par la colère et la frustration
les choses se construisent vite
une promenade jusqu'à mon char
venteux et froid
un sentiment de découragement surgit

Le char arrive en retard
et moi aussi
les choses se construisent vite
mon jour dure et le temps passe lentement
toujours furieux et mécontent
un sentiment d'échec surgit

Le jour passe lentement
encore mon char attend
il arrive et je commence mon voyage vers la maison
la neige se met à tomber
perfidement
tout le reste tombe absent
tandis que je regarde le ciel et ferme les yeux

Carly Gillum

Dans mon métier ou mon art maussade

Dans mon métier ou mon art maussade
Exercé dans le silence de la nuit
Quand seule la lune fait violence
Et les amoureux se retrouvent ensemble
Tous leurs chagrins dans leurs bras,
Je peine à la clignotante lumière
Pas pour l'ambition ou le pain
Ou pour pavaner et échanger des charmes
Sur les scènes d'ivoire
Mais pour les paris communs
De leurs cœurs les plus secrets

Ni pour l'homme fier, séparé
De la violente lune, j'écris
Sur les pages embrumées par le vent de la mer
Ni pour les morts dignes
Avec leurs rossignols et leurs psaumes
Mais pour les amoureux leurs bras
Autour des chagrins des âges
Qui ne font ni les louanges ni l'aumône
Insoucians de mon métier ou de mon art.

*Traduction de « In My Craft or Sullen Art » de Dylan Thomas
Agatha Bednarski*

L'omnivore

Parce que j'avais peur de te perdre
j'ai avalé des cailloux
mâché du métal
avalé des balles entre les dents

Pendant que tu léchais du sucre
j'ai empoché du sel
j'ai brûlé mes larmes
cuit mes coups de cafard
et mangé la fumée

Et malgré cela tu m'as quitté
répandant toutes mes faims
mon ventre fendu
plein de merveilles
comme un poisson ancien

*Traduction d' « Omnivore » d'Haryette Mullen
Sydney Janzen*

La fenêtre

Tu es mon pain
Et la petite fracture
De mes ossements
Tu es presque
La mer

Tu n'es pas la pierre
Ou le son en fusion
Je pense
Que tu n'as pas de mains

Ce genre d'oiseau
Vole à reculons
Et cet amour
Se fracasse sur un carreau
Où la lumière ne parle pas

Ce n'est pas le moment
Pour que se croisent les langues
(Le sable ici ne se déplace jamais)

Je pense
Demain
T'a fait trébucher
Et tu brilleras
Et brilleras
Non épuisée et souterraine

*Traduction de « The Window » de Diane DiPrima
Danielle Mettler*

Le brouillard

Le brouillard vient
A petits pas de chat
Il pose son regard
Sur le port et la ville
Sur le silence se perche
Et poursuit son chemin

*Traduction de « Fog » de Carl Sandburg
Angela Detmer*

Poésie en janvier

Mois désertique, froid classique
Dans un état plat et monotone
Ecrire de la poésie avec des étudiants francophones
Réchauffe les corps et rend l'atmosphère sympathique.

La poésie ce matin, étrange, m'a échappé,
Pas un rayon de soleil, pas un seul mot
Donne envie de ne rien faire, et de rester au chaud
Tant que le froid se balade, le silence va régner.

Dès que le beau temps m'encercle,
je trouve quelque chose à écrire
Je n'aurai besoin de personne pour conquérir
Le monde de la poésie m'acceptera sans refus.

De nouveaux mots viendront qui m'inspirent
Dans une période sans pluie, la neige non plus
Du bleu, du vert, par ici, par là, un beau temps qui
tout simplement attire.

Marouane Zahid

Puzzle-paysage en pièces détachées

La pièce détachée d'un puzzle-paysage
Déposée sur le trottoir,
La pièce détachée d'un puzzle paysage
Trempee sous la pluie.
Ça pourrait être un bouton bleu
Sur le manteau de la femme
Qui habitait dans une chaussure.
Ça pourrait être un haricot magique,
Ou un pli dans la robe
De velours rouge d'une reine.
Ça pourrait être la petite bouchée
De la pomme que sa belle-mère
A donnée à Blanche Neige.
Ça pourrait être le voile d'une mariée
Ou une lampe hantée par quelque génie maléfique.
Ça pourrait être une poignée de poils
Sur le gros ventre rebondi
De Bobo l'Ours.
Ça pourrait être un peu de la cape
De la Sorcière de l'Ouest
Tandis qu'elle fondait en fumée.
Ça pourrait être la trace floue
D'une larme qui coule sur le visage d'un ange.
Rien n'a plus de possibilités
Qu'une pièce détachée
D'un vieux puzzle-paysage détrempe.

*Traduction de « Picture Puzzle Piece » de Shel Silverstein
Lily Colonna et Jennifer Latshaw*

La contrebasse

Une voix si grave et si basse, cela m'adoucit
Caressant les courbes de votre corps
Lisse et poli, bois élégant.
Quand je pince vos cordes en acier
Vous chantez et vous vous balancez au rythme.
L'aigu, trop haut avec son hurlement
Contré par le bruit sonore de votre rythmique fredonnement
J'effleure le grain de votre cou
Et mes sens tactiles par les doigts sont charmés.
Je suis devenu amoureux de vos vibrations
Qui résonnent de votre corps creux
Et de vos brèches en forme de « f ».

Paul Palumbo

L'automne

Sur le campus, s'en va un étudiant exténué
avec son sac lourd, au milieu du trimestre
pris entre le temps de l'espoir et du désespoir

et s'en allant à la bibliothèque il suce la vie
d'une autre cigarette
pendant qu'elle fait de même avec lui

ah, automne, vous êtes un nouveau commencement
mais je sens vos ombres approcher, sans cesse

Emily Delehanty

Casimir Pulaski Day

Des gerbes d'or et une pierre de trèfle à quatre feuilles:
les choses que je t'ai offertes
quand j'ai découvert que tu avais un cancer des os.

Ton père a pleuré au téléphone,
et il a conduit sa voiture jusqu'à l'arsenal maritime
ses regrets en offrande.

Au matin, à travers le store de la fenêtre,
quand la lumière se plaquait contre ton omoplate,
j'ai pu voir ce que tu lisais.

Oh, la gloire que le Seigneur a créée,
et les inconvénients dont tu aurais pu te passer
quand je t'ai embrassée sur les lèvres.

Le mardi soir, à l'étude biblique,
nous levons les mains pour prier sur ton corps,
mais rien ne se produit jamais.

Je me rappelle dans le salon
chez Michael, quand tu m'as embrassé sur le cou,
et j'ai presque touché ton chemisier.

Au matin, en haut de l'escalier,
quand ton père a découvert ce que nous avons fait ce soir-là,
et tu m'as dit que tu avais peur,

Oh, la gloire, quand tu es sortie en courant,
avec ta chemise dans ton pantalon
et tes lacets de chaussure défaits,
et tu m'as dit de ne pas te suivre.

Dimanche soir, quand j'ai rangé la maison,
j'ai trouvé la carte où tu l'avais écrit
et les photos de ta mère.

Par terre, sur la ligne de partage,
avec ma chemise dans mon pantalon
et mes lacets de chaussure défaits,
je pleure dans la salle de bains.

Au matin, quand tu pars finalement,
et l'infirmière entre en courant la tête basse,
et le cardinal heurte la fenêtre,

Au matin, à l'ombre de l'hiver,
le premier mars, jour férié,
j'ai cru t'avoir vu respirer.

Oh, la gloire que le Seigneur a créée,
et les inconvénients quand je vois Son visage
par la fenêtre au matin.

Oh, la gloire, quand Il a pris notre place,
mais Il a pris mes épaules et Il a secoué ma tête,
et Il prend, et Il prend, et Il prend...

*Traduction de « Casimir Pulaski Day » de Sufjan Stevens
Brittany Gignac*

Le chant des loups

Parce qu'il fait plus froid aujourd'hui que pendant les semaines précédentes, personne ne s'aventure dehors. Hier, une tempête de neige brutale est descendue le soir et a recouvert de grands flocons les champs vallonnés, les branches désordonnées des arbres, les toits d'ardoises en pente, et les clôtures en bois; tout semble crouler sous le poids de cette couverture frigide.

Des congères gigantesques se sont formées sur tous les chemins et contre toutes les portes, et le vent polaire du nord qui s'est engouffré dans la province pendant la nuit a cristallisé la couche de neige et a donné à toute la terre un aspect rassis et craquant. Le ruisseau gelé ne coule plus comme autrefois, gaiement, sur les pierres et les cailloux maintenant perdus sous sa surface glacée.

Le faible soleil d'hiver qui se cache derrière d'épais nuages répand une lumière terne et frigide sur cette toile blanche et sur la lisière de la forêt. Dans cet éclairage, le paysage semble monochrome. Les volutes de fumée tourbillonnantes des cheminées sont le seul soupçon de chaleur dans ce pays.

Tout est tranquille depuis que le vent s'est arrêté, mais le calme apparent est brisé par les grincements des arbres et par les animaux qui vont çà et là. Avec avarice, un écureuil potelé déniché de petits glands enfouis lorsque le terrain n'était pas encore gelé. Il trouve son trésor et commence à le mordiller furieusement. Un autre écureuil moins nourri s'approche timidement de lui; il fait de petits pas lents, mais le premier arrête de manger, le regarde pendant un moment, et le chasse de son territoire.

De minces oiseaux non migrateurs sautillent de branche en branche, leurs ailes effleurent la neige et la font tomber par terre. Ils pépient entre eux comme des adolescents lorsqu'un cerf qui avance d'un pas lourd passe en dessous. Les oiseaux cessent leur gazouillement et le regardent d'un air curieux. Le cerf fait *cric-crac* à travers la terre enneigée sous les regards fixes et muets des oiseaux jusqu'à ce qu'il soit à dix mètres de l'arbre. Puis, le bavardage des jeunes amis recommence.

L'après-midi se transforme imperceptiblement en soir, et à la tombée de la nuit tout est silencieux. Les oiseaux se sont couchés dans leurs nids, et le cerf ne se trouve nulle part. La pleine lune éclaire le pays d'une brillance éthérée. Tout est silencieux.

Tout à coup, depuis les ombres allongées de la forêt, un loup commence à hurler. Sa chanson est à la fois plaintive, belle, et ancienne. Ses camarades l'entendent et un par un ils le rejoignent. Avec chaque voix, la musique devient plus harmonieuse que la musique des hommes; elle inonde et déborde la forêt jusqu'aux petites fermes. Les loups jettent des prières à la lune, ils se rassurent qu'ils ne sont pas seuls, ils relâchent leur chagrin, leurs espérances, leurs craintes, leur joie.

Peu à peu, exactement comme elles ont commencé, les voix cessent de chanter. À la fin, il n'y a plus qu'un seul loup qui continue à chanter, celui qui a fait l'appel. Il hurle passionnément malgré sa fatigue, il hurle, il hurle. Son hurlement final est prolongé et s'éteint doucement, mais la dernière note montre le soulagement de la catharsis communale. Le silence retombe.

Kelly McCormick

Cœur de lion, dans les mâchoires de la mort

Né en France,
mais né pour régner sur l'Angleterre,
Richard Cœur de Lion exerça un grand pouvoir
et tout le monde le considéra avec un vrai respect.
Sa mort prématurée n'eut pas la dignité de sa vie.
Le jour de sa mort survint au cours d'un piètre siège.
Richard faisait le tour du minuscule château,
le Châlus-Chabrol, à pied.
Sans une seule pièce d'armure pour sa protection,
il observait la bataille.
Le château malheureux était si pauvrement protégé
que le Lion ne vit personne sauf un soldat chétif.
Avec une poêle à frire pour se défendre,
celui-ci lança une flèche sur le roi,
Féroce sous-fifre.
Les efforts du soldat amusèrent Richard,
jusqu'à ce qu'une flèche le touche au cou.
La fierté du Cœur de Lion tira le meilleur de Richard
il décida de retirer la flèche lui-même
Et alla de mal en pis après qu'un médecin,
à la technique de boucher,
ait essayé de l'aider
La condition du roi se détériora promptement
Son souhait final fut de gracier le soldat rebelle
Sa grâce fut vraiment honnête
Les mâchoires de la mort
Sont plus cruelles
Que les mâchoires du Lion.

Andrew Fischer

Les roses

Tu aimes les roses – moi aussi. Je voudrais
Que le ciel fasse pleuvoir des roses, comme elles pleuvent
Du buisson bouleversé. Pourquoi n'en pleut-il pas?
Toute la vallée serait rose et blanche
Et molle sous les pieds. Elles tomberaient aussi légères
Que des plumes, fleurant bon et ce serait
Comme dormir et s'éveiller tout à la fois!

*Traduction de « Roses » de George Eliot
Kristen Gayer et Faryn Wooten-el*

La vie

La vie fuit la vie, la vie est comme l'eau
La vie est l'inconscient de l'homme
La vie est en face, la vie est clarté
Aux vivants à l'amour aux procès
Combat d'homme seul combat de femme seule
Lumières de la lumière du secret
La fidélité n'est que toute petite écume
Véloce ensuite les rivières se séparent
La vie est rougeoiement la vie est dans les coulisses
La vie est ce papier qui brille
Sur les esprits sur les cœurs d'occasion
La vie la vie est petite la vie est nombre
Rapproche les miroirs les remue les rejette
Gommer l'homme et la femme, les enfances

Emily Hampsten
D'après « Le temps » de Jacques Roubaud

L'après-coup du rêve

Qu'est-ce qui arrive à l'après-coup du rêve?

Est-ce qu'il sèche
Comme un raisin au soleil?

Ou s'envenime-t-il comme une blessure—
Pour après s'enfuir?

Est-ce qu'il empeste comme de la viande pourrie?
Croustillant et cristallisé—
Comme un sirop sucré?

Peut-être s'affaisse-t-il
Comme un poids mort.

Ou bien, explose-t-il?

*Traduction de « Dream Deferred » de Langston Hughes
Stephanie Miranda et Carolina Rincon*

Tu n'es pas sauve...

tu n'es pas sauve dans le monde tu ne verras pas
s'abréger les jours, se rompre les illusions
la haine s'infiltrer, courber les idées noires
la mort porter le silence

le monde énorme empreint de nos pas
sauve et morte, je suis enfin prête à te croire
ma sœur encastrée dans ses idées noires
hier, la réalité l'a frappée

j'ai renoncé à cette vie
je sais, elle a raison, le monde
périlleux, capuchonné de nuages
a glissé dans un espace vide, submergé par les fonds

nous achevons : le mal porte le bien, on va rire
alors, quelle raison de vivre, qui dure?

Carolina Rincon

D'après « Tu es sauf » de Jacques Roubaud

La langue oubliée

Jadis, je parlais la langue des fleurs,
Jadis, je comprenais les paroles de la chenille,
Jadis, je souriais en secret aux commérages des étourneaux,
Et dans mon lit, j'engageais une conversation avec la mouche.
Jadis, j'écoutais et répondais à toutes les questions des
grillons,
Et je pleurais avec la chute— mortelle —de chaque flocon de
neige,
Jadis, je parlais la langue des fleurs...

Comment a-t-elle pu me quitter?
Comment a-t-elle pu me quitter?

*Traduction de « The Forgotten Language » de Shel Siverstein
Andrew Fischer et Kelsey Schroeder*

Une région inconnue

Il y a une région en France
peu connue des Français
une région parsemée de gloire,
mais fortement enracinée dans l'histoire.

Mort et sang pleuvaient depuis longtemps,
bataille de Crécy ou bataille de la Somme,
comme deux enfants qui se battent, il est un léger désaccord
entre les gens du Sud et les gens du Nord.

Un lieu à vous couper le souffle,
Hardie Picardie
s'ancre à jamais dans vos cœurs.

Sarah Shields

Tu es sauf

Tu es sauf dans la mort tu n'entendras pas
Le cœur peiner, pleurer le ciel
L'amour rompre, oublier les souvenirs
La lumière de l'absence cerner le monde.

La mer étale ouverte à nos pas
Sauf et tranquille, je suis enfin prêt à aller avec toi
Mon ami, tu es sauf dans le si lourd noir
Dont tu souffrais, hier, dont tu nous embrassas

J'ai renoncé à soumettre ce style de vie
Dont tu sais, tu as raison, que c'est un spectacle
Le plaisant troubadour, capuchonné de ténèbres
A glissé en bas de la colline, étouffé au fin fond

J'achève un vrai bilan d'obscurité on va sourire
Alors, quelle raison de continuer, qui demeure?

Sarah Shields

D'après « Tu es sauf » de Jacques Roubaud

Mes devoirs

Un, deux, trois
Je ne sais trop quoi!
Quatre, cinq, six,
On veut qu'je traduise
Sept, huit, neuf,
Quel triste barouf!
Dix, onze, douze,
Je suis malheureuse.

Jaime Widmar

Le jour du papillon bleu

C'est le jour du papillon bleu ici au printemps,
Et avec ces flocons de ciel tombant rafales sur rafales
Il y a plus de couleurs claires sur l'aile
Que de fleurs à venir
à moins qu'elles ne se pressent

Mais ce sont des fleurs qui volent, sans chanter
Et ayant maintenant surpassé le désir
Elles restent enfermées dans le vent et s'agrippent
Là où des roues viennent tout juste
de couper la fange d'avril.

*Traduction de « Blue-Butterfly Day » de Robert Frost
Lauren Schirripa*

La ville

Je glisse par une tempête de neige de papier en septembre au beau milieu de l'odeur diffuse du caoutchouc brûlé. A entendre le grincement des roues, on dirait que le train est cassé. De gauche, en bas; de haut à droite. Le paysage extérieur est un exemple parfait d'une abstraction d'Agnès Martin. Quand on ralentit pour regarder les lignes vertes, on découvre bien des détails : une abondance de toutes les couleurs possibles. Vraiment, la lumière fait penser à Seurat. La lumière intérieure est verte à cause des lumières colorées, et jaune à cause des lumières fluorescentes. Un silence résonne à cause du bruit constant. Bruits de la fissuration du train, des voix solitaires, de multiples langues, des appareils électroniques, des machines, les soupirs doux de chaque banquette bleue. Il n'y a pas de perturbations; le son se fond avec le son. Chacun est dans son propre monde; chaque banquette est un monde. On regarde les gens avec les oreilles, pas les yeux, afin de ne pas s'imposer sur leur monde. L'industrialisme apaisant rend le monde extérieur surréel. Maison après maison après la vie après le changement est étrangère, même celles qui semblent familières. Elles se mélangent toutes jusqu'à ce qu'on ralentisse et alors, on peut les voir pour ce qu'elles sont vraiment : des villes fantômes. Les rues désertes, toujours, un après-midi de dimanche. Saleté et crasse dans tous les coins invisibles. Chaque coin est fait d'acier inoxydable, de plastique ou de verre. Froid pourtant rassurant. On existe seulement parmi les yeux attentifs. Le confort frais, une berceuse, les fumées des machines, le bruit, ils endorment quelqu'un en le berçant.

Je quitte le train. Je suis assise sur un banc de marbre brillant, très loin de l'ensemble de la ville. Les arbres amortissent les cris stridents, les klaxons, et les odeurs de la ville. Il y a quelque chose de reposant, mais de sinistre dans le jardin dans lequel je siège. Il est 16h44. Quand est-ce que le soleil va se coucher? J'ai l'impression d'être dans un mini-Central Park. C'est si petit ici, mais ainsi exclu de la rue. Je suis sûre que beaucoup de sans-abris ont dormi sur ce banc. Est-ce que ces arbres autour de moi sont des carouges à miel? Les feuilles jaunes sont comme une sorte de plumage, comme

si de petits carouges à tête jaune avaient perdu leurs plumes d'or. Comme de petites plumes de safran, peut-être. Il n'y a pas d'odeurs automnales. Calder est assis à quelques mètres, rouge. Peut-être est-il un poisson volant. Plus loin, c'est un morceau de cubisme, de l'acier brossé. Et encore plus loin, c'est une pièce en bronze, amorphe, anthropomorphe, grande, et royale. Chacune est très différente. Toutes s'accordent à la beauté et l'art du jardin. Les feuilles autour de ces images clignent doucement. Un homme chenu dans un manteau de cuir beige et un pantalon gris-brun se promène dans une allée inutile à côté des fleurs gris-brun, jadis roses. Ces fleurs bloquent la vue de la rue. Du lierre et des fleurs rouges coulent sur la pierre du jardin. La pierre est très naturelle. Elle vieillira bellement avec le temps. Tous les sièges sont carrés – mais carrés doucement – comme s'ils s'étaient érigés eux-mêmes tranquillement hors de la terre, offrant une place pour s'asseoir, offrant la sécurité. Je vois les feux. Les statues des visages. Le bruit constant assourdit tout, comme si j'étais sous l'eau, un son naturel. Ça sent l'air. Les gens marchent près de là et j'ai du mal à entendre s'ils parlent de moi. Pas à pas, rien de plus. Le lierre descend dans le couvre-sol qui se fane lentement en plumage jaune de carouges. Et je suis entourée par les noms de l'éternel: Brunelleschi, Ghiberti, Giotto, Van Eyck.

Lily Colonna

**D'écouter et d'entendre –
une conversation avec un enn-ami**

J'entends ce qu'il dit, mais je ne comprends rien. Il me parle encore. J'entends mais je choisis de l'ignorer. Je pourrais l'écouter, mais je ne veux pas. Pour bien écouter, on doit utiliser ses sens. L'ouïe et la vue, et on doit se concentrer. Il n'est pas nécessaire d'utiliser toutes ces choses pour écouter, bien sûr, mais cela favorise l'écoute.

L'ouïe : Le son doit entrer par l'œil pour aller au cerveau. Le cerveau, c'est un processeur multiple, un centre d'informations. C'est naturel de pouvoir entendre les mots que quelqu'un prononce. La différence est le choix qu'on fait pour décider si on veut se servir de son cerveau pour calculer les mots ou pour les comprendre.

La vue : On utilise les yeux pour lire les lèvres afin de mieux comprendre les mots exprimés. Il n'est pas obligatoire d'utiliser les yeux, mais ils aident à faire la connexion et à écouter.

Concentration : C'est possible d'entendre les mots en lisant les lèvres, mais de ne pas écouter quand même. C'est à cause de la concentration. Si on ne prend pas le temps de penser à ce que l'autre personne dit en entendant les mots, on n'a aucune chance d'écouter.

La conversation n'était pas finie. J'avais un grand sourire, lui me regardait dans les yeux, et je faisais souvent des signes de la tête. Mais mon esprit était ailleurs très loin de notre conversation. C'est un enn-ami. Un jour comme aujourd'hui je suis très content d'avoir la capacité de choisir entre entendre et écouter parce que je me fous de ce qu'il a à dire.

Graham Collins

D'après La première gorgée de bière et autres plaisirs minuscules de Philippe Delerm

Hier, je m'ennuyais: le ciel était d'acier
Les conversations plates, et la terre toujours ronde.
Donc, pour rire un peu, je suis allé assister
À l'évènement le plus distrayant du monde.
Devine, ami: c'était une vente aux enchères.

La salle était bondée, et les chaises manquaient
L'ambiance peut difficilement être décrite.
« Lot 20: deux ans de la vie de Mr Doret
Et les enchères commencent à cent vingt-huit »
Je n'avais pas besoin de vie supplémentaire.

Voilà le commissaire-priseur qui commence:
« Voyons. Ah, là bas! Cent quarante pour Monsieur.
Cent-cinquante, cent soixante, le profit est immense!
Cent-soixante... Cent-soixante. Qui dit mieux? Qui dit mieux? »

Puis il compte jusqu'à trois : adjudgé, vendu!
Et toc! La table en chêne massif sonne creux.
« Ah, bravo monsieur, vous ne serez pas déçu. »
Il remet le papier à un vieillard boiteux.

Emma Bonnard

Je suis un roi, sans
Couronne ou hurlement
Et mes membres sont raides
Poignardés
Ma peau est masquée
Par beaucoup d'ombres
Des cheveux
Mon regard est maigre
Le matin et rond le soir
Et je suis sacré dans le pays
Des enfants du dieu du sol
Et sur le jeu d'un bateau
Dans les océans
Qui suis-je?

Oliver Yoder

Inondation

Je suis une femme sans origine
Moitié regret moitié amertume
Dans mon esprit bourgeonnent mes pensées
Et je pâlis comme la lune
Au milieu du bistre ciel nocturne

Je suis une hors-la-loi
Contrôlée par je ne sais quoi
L'espace mortel m'appelle à lui
Et je me dépêche dans la brise
N'approchant rien

Je suis une femme aliénée
Cassée par le mal
Je me perds dans l'obscurité
Et je tombe dans un monde abyssal
Sous les chauves-souris qu'on entend crier

Père la mort ô père complicité
Tu me prépares un endroit dans l'infini
Laissez-les ainsi soit-il
J'étais un visage gai

J'étais une âme détériorée.

Faryn Wooten-el
D'après « Noyade » de Jacques Roubaud

Le bleu d'Auvergne

Le Bleu, le Bleu, fromage typique et très célèbre
Pâte persillée et fabriquée de lait cru,
Couleur crème, onctueuse et moelleuse
Tranché, il dévoile une couleur de vert-bleu.

Tout au début, un fermier auvergnat imagina
D'ensemencer du lait caillé avec de la moisissure bleue
Percé par l'aiguille et l'air pénétrant dans la trame
Le lendemain, le lait caillé est devenu le premier « Bleu ».

Au lait, la pénicilline (*roqueforti*) est additionnée
Qui devient l'origine de couleurs particulières.
Conservé dans des caves fraîches,
En quatre semaines, il en vient à s'affiner.

Sous la forme cylindrique de 20 cm de diamètre
Le Bleu tire son goût fondant et généreux.
Sans oublier la souplesse et la puissance de l'arôme
Le Bleu d'Auvergne, au fil du temps, acquiert sa réputation.

L'Auvergne est si fière d'être la région
De ce respect d'une tradition de fabrication.
D'affinage irremplaçable pour plus de 150 ans
Qui hausse et rehausse
Les plats du quotidien.

Sr. Teodora Azana

Prière

Je demande de la patience, pas pour moi mais pour lui.
Il est venu d'urgence, ne le traite pas
comme si c'était un animal.

Il nous reste cinq jours, ce n'est pas un mystère
Que chacun à son tour veuille nous faire perdre la guerre
Donne-moi juste une raison

Parce que j'en ai besoin. S'il se montre sévère
Je promets d'ici-bas, de ne pas serrer la terre
De ne plus tendre cette main.

Nicté Aguilar

« L'espoir » est la chose à plumes –

« L'espoir » est la chose à plumes –
Qui se perche dans l'âme –
Et chante la mélodie sans paroles –
Sans jamais s'arrêter –du tout-

Et la douceur-dans le vent violent-s'entend-
Et endolorie doit être la tempête –
Cela pourrait étourdir le petit Oiseau
Qui en a tant protégés du froid –

Je l'ai entendu dans les terres les plus froides –
Et sur la Mer la plus étrange –
Pourtant, jamais dans l'Extrémité,
Ne m'a-t-il demandé une miette – à Moi.

*Traduction de « Hope is the Thing with Feathers »
d'Emily Dickinson
Lyuben Minev et Daniel Navarro*

Les choix d'une femme de la Côte Basque

Les questions auxquelles je répondrais « oui » : Vous êtes fière d'habiter à Bayonne? Est-ce que vous aimez vivre près du Médoc? Avez-vous une cave à vin? Est-ce que vous étiez rond ce matin ? (*Mais ne le dites pas mon fils*). Vous préférez Ravel? Connaissez-vous tous les gens qui habitent dans votre rue? Allez-vous à l'église régulièrement ? (*Correction : j'y allais. J'y vais aujourd'hui parce que j'adore l'architecture et l'histoire; ce sont des beautés inoubliables*). Est-ce que vous avez déjà embrassé un étranger ? (*Il s'appelle mon mari*). Avez-vous un arbre à kiwi?

Les questions auxquelles je répondrais « non » : Aimez-vous les huîtres ? (*La proximité de l'Océan Atlantique n'est pas une excuse*). Est-ce que vous grimperiez à l'arbre? Est-ce que vous liriez les histoires de Mauriac? Vous êtes un cordon-bleu? Est-ce que vous croyez au père Noël ? (*Je suis le père Noël, et je l'ai toujours été*). Avez-vous une chevelure qui supporte le climat de Bordeaux? Vous êtes une romantique désespérée?

Oui ou non. La vie est pleine de hasards. Mes décisions reflètent rarement de vrais choix. J'en choisis un, je croise les doigts, et j'espère que c'est le meilleur. Quand une porte s'ouvre, une autre se ferme. Les décisions ne définissent pas la vie. Elles l'inspirent.

*D'après Roland Barthes par Roland Barthes
Geneviève Savaiano*

La vie en eau

J'entends les canons sonner,
Une autre famille va pleurer.
J'entends la voix dans mon cœur,
Me disant de ne pas avoir peur
Mais je pleure...pour lui

Nos pays nous ont séparés,
Nos pères dans l'armée
L'un contre l'autre
Je ne trouve pas que c'est de notre faute.
Mais je pleure...pour lui.

Lui qui brille comme le soleil
A chaque fois qu'il se réveille
Lui qui a été forcé à la mort
Car son père lui a dit que cela prouverait
qu'il était fort.
Mais...je pleure pour lui.

Notre vie d'amour séparé est la Corée,
Divisée en deux mais ne se réconciliera jamais.
Et je sais que dans son cœur il a la même douleur
Mais cette fois,
Je pleure...je pleure...pour moi.

Isabelle André

Ossau-Iraty

C'est quoi, ça? L'Ossau-Iraty est un fromage d'Aquitaine fabriqué au lait entier de brebis.

A l'œil: croûte épaisse allant du jaune orangé au gris; à l'intérieur, pâte blanche et lisse.

Au toucher: consistance ferme, onctueuse et dure.

Au nez: odeur assez peu développée.

Au goût: riche saveur du terroir, le pays basque dans les Pyrénées.

Pour l'accompagnement: Jurançon, Madiran, ou Irouléguay, très agréable.

Comment le manger: L'Ossau-Iraty se savoure à tout moment, en fin de repas ou entre les repas. Dans sa région, il est le casse-croute du berger ou le dessert du paysan. Sec, il se râpe facilement et entre comme condiment dans une soupe ou un gratin.

Graham Collins

La mémoire comme un outil

C'est souvent bizarre les choses dont on se rappelle.

Dans quelques jours je serai dans une boîte d'acier,
Une forme propulsée par une force manufacturée.
Un tube qui glisse entre des particules d'air
Un oiseau qui se jette à travers l'atmosphère.
C'est plutôt ironique que suspendu dans l'air,
Il y ait moins de risques que dans une voiture sur la terre.

Que seront mes souvenirs?

C'est la raison pour laquelle je vais étudier à l'étranger,
Ce sont les bagages les plus importants que j'y apporterai.
Sans ces choses, je ne peux pas fonctionner,
On dépend de la mémoire, mais on ne peut pas la maîtriser.

Le contenu de mes souvenirs n'est pas encore connu,
Mais les images se formeront en dépit de tout.
Pour le moment, je compte sur des choses déjà créées,
Les souvenirs que je garde, déjà manufacturés.

Cette collection d'images est une empreinte digitale,
Elle affecte le personnage et les décisions essentielles
Un compte-rendu personnel et incomplet,
On oublie souvent l'importance de la mémoire.

Derek Wietsma

C'est une calme nuit d'été
Le boulanger ne veut pas faire de clafoutis.
Le boucher ne veut vendre ni mouton ni bœuf.
C'est une calme nuit d'été
Le magasin de vins et de spiritueux n'a plus de Châtaigne.
Les électriciens arrêtent leur travail.
Les vaches s'esclaffent « Meuh! »
Les enfants se plaignent parce qu'ils veulent de la glace.
C'est une calme nuit d'été dans la Haute-Vienne,
Au cœur du Limousin,
En France.

Agatha Bednarski

Veines de Reims

Le jeune garçon travailleur s'ébat parmi l'herbe
et les arbres

La verdure luxuriante l'entoure tandis qu'il marche
vers la ville

Retournant à la maison et tournant dans un coin sombre
et poussiéreux

Il descend dans le labyrinthe bordé de tonneaux
Aussi stagnant et calme que la verdure était vivante

Ces lignes interminables de cuves remplies d'élixir pétillant
Dans ces couloirs ici depuis des centaines d'années
Les veines dorées sous-jacentes toutes,
coulant à travers les temps

Il s'enivre d'excitation se déversant
parmi les couloirs
Tournant et retournant tandis que ses pensées
bouillonnent et le submergent

Joseph Haig

La perte

Le jour où il partit fut terrible
Ce soir-là, elle subit l'enfer
Son absence n'était pas le problème
Mais le tire-bouchon était parti lui aussi.

*Traduction de « Loss » de Wendy Cope
Kathleen Walsh*

Ma mère patrie

Ma chère mère patrie,
Je ne peux point te dire tout ce que je ressens pour toi,
Ou à quel point je t'aime...
Je t'aime...n'est-ce pas assez pour toi?
« J't'aquiers » et « Ik zie je gra »!

Ma chère région,
J'aime tes monts de Flandre au nord
Tes forêts de l'Avesnois à l'est
Tes marais de l'Audomarois au nord-est
Tes bocages du Boulonnais au nord-ouest
Tes bassins miniers de l'Hainaut au sud
Et tes collines d'Artois au centre de ton cœur.

Ma chère Nord-Pas-de-Calais,
Il y a des gens qui disent
« C'est toi? » ou « Ch'est ti? »
« À la Revoyure » ou « À Revoir »
Mais sais-tu quoi?
Je t'aime et « J't'aquiers »!

Daniel Navarro

Les étoiles

Oh, succulente Champagne-Ardenne !
De l'aube au crépuscule, je vois vos habitants
Produire ce vin exquis
Qu'on appelle le Champagne
Vous êtes le seul terroir à le produire
Avec votre Chardonnay, Pinot Noir et Pinot Meunier.
L'histoire raconte
Qu'il y avait un moine, Dom Pérignon,
Qui fit du vin pour ses camarades.
Pendant l'hiver glacial la fermentation resta au repos
Mais au printemps, le contenu dans les bouteilles couvertes
Commença à se réchauffer
Et à produire du dioxyde de carbone.
Les bulles dans les bouteilles le dotèrent de charme
Quand Dom Pérignon vit cela, il cria
Follement enthousiaste
« Venez vite, je bois des étoiles! »
Oh succulente Champagne-Ardenne
À la vôtre!

Valeria Ramirez

On ne peut pas jouer au tennis dans la neige

Après un diner tranquille, tout seul, je quitte mon appartement à pied. Il fait un peu froid, donc je mets les mains dans mes poches. Sous mes pieds, la neige et la glace crissent comme du papier d'emballage. Les arbres pointent vers le ciel dans plusieurs directions, la neige faisant ployer toutes leurs branches. Je fais semblant de fumer une cigarette quand je respire. Il y a des lampadaires sur la route, mais pas beaucoup. Je marche lentement le long d'un voisinage incandescent, mais après quelques minutes, la route devient sombre. Je peux entendre une voiture toutes les cinq minutes, mais je ne sais pas d'où le bruit vient. La route se termine finalement, et je suis face à Oz Park. Je vois le journal Red Eye de l'autre côté du terrain; il y est arrivé avec l'aide du vent. Mes oreilles ont l'air d'anneaux d'oignons congelés. Pourquoi ai-je oublié mon chapeau? Zut alors!

Contre sa volonté, le parc est désert. Le parc ne change jamais, mais parfois, personne ne veut y venir. Si le parc était une personne, je pense qu'il souffrirait de dépression saisonnière. Peu importe, il se repose jusqu'à ce que quelqu'un lui rende une visite. Je ne pense pas vouloir être un parc. Extraverti dans la journée, intraverti pendant la nuit. Un parc vit souvent une vie bien solitaire.

Il y a des empreintes de pied partout. Le sol recouvert de neige, ressemble à un grand seau de glace qui aurait été creusé un million de fois par des fourches minuscules. Il est très difficile de marcher sur ce terrain. Je vais au seul endroit exempt de pas, le seul endroit vraiment inactif: les courts de tennis. La neige sur les courts de tennis est parfaitement pure et lisse, sans une seule marque. J'imagine jouer au tennis. Comme Roger Federer, je fais semblant de lancer la balle en l'air, puis de l'écraser vers la zone de l'autre côté. C'était une pointe courte, puisque la balle ne rebondit pas après avoir été servie. Elle s'est endormie dans la neige au lieu de rebondir jusqu'à l'imaginaire Rafael Nadal. On ne peut pas jouer au tennis dans la neige.

Après avoir souillé les courts de tennis avec mes empreintes de pied, je passe devant un banc. La neige y est fraîche comme sur les courts de tennis. Il ressemble à un bonbon au

chocolat blanc. Je le touche du doigt et je dessine un visage souriant. Regarde-moi ça, c'est joli, tu ne trouves pas? Je continue de marcher sur le trottoir. Certains endroits ont tant de sel qu'ils ressemblent à un tableau noir qui n'aurait jamais été effacé. C'est comme du maquillage pour le terrain.

Je m'arrête à pied pendant une minute et regarde le ciel. Je respire à fond et expire lentement. Le ciel noir et blanc, avec ses taches de rousseur, me surveille. Il ne s'est pas excusé de m'avoir donné un froid pareil. Je regarde les balançoires à quelques mètres à ma droite. Sont-elles enneigées? Deux d'entre-elles bénéficient d'un enneigement, une n'en a pas. Quelqu'un s'y est probablement balancé tout seul. Je marche vers la balançoire et y mets de la neige. Maintenant, quand quelqu'un voudra utiliser la balançoire, il pensera être le premier à le faire. Peut-être que quelqu'un a fait cela pour les courts de tennis aussi? Non, c'est impossible. C'est possible pour une balançoire en hiver, mais on ne peut pas jouer au tennis dans la neige.

George Overton

Voilà mon chien

Je pense que mon chien
est cartésien.
Il écrit très bien
des poèmes shakespeariens.
Il voudrait être italien.
Il est même logisticien.
Et également châtelain
J'ai sûrement le meilleur des chiens.

Olivia Szauer

Touchés par un ange

Nous, déshabitués du courage,
exilés du plaisir
vivons enroulés dans les coquilles de la solitude
jusqu'à ce que l'amour quitte son haut temple sacré
et vienne à nos yeux
pour nous libérer dans la vie.

L'amour arrive
et dans son train viennent les extases
les vieux souvenirs du plaisir
les histoires anciennes de la douleur.
Pourtant si nous sommes audacieux,
l'amour libère nos âmes
des chaînes de la crainte.

Nous sommes sevrés de notre timidité
Dans l'éclat de la lumière de l'amour
nous osons être courageux
Et tout à coup nous voyons
que l'amour coûte tout ce que nous sommes
et serons jamais.
Pourtant ce n'est que l'amour
qui nous remet en liberté.

*Traduction de « Touched by an Angel » de Maya Angelou
Faryn Wooten-el*

Marais poitevin

Une épeire rampe sur les Blancs du Poitou
Et les Blancs du Poitou rampent le long des fleuves
verts et bleus
La mousse pousse
Sur les barques douces
Et les mouches flottent dans l'air

Une épeire rampe sur les petites Mogettes
Et les Mogettes rampent entre les brebis blanchâtres
Le fer fulgure
De la cisaille dure
Et les fermiers saluent le soleil

Une épeire rampait sur les maisons trapues
Et les maisons rampaient dans la culture marécageuse
La fumée coulait
Par les volets azurés
Et les mouches flottaient dans l'air

Lily Colonna

Au fil des ans, Derek Torres nous a envoyé plusieurs textes et nous reproduisons ici ceux qui ont été publiés dans nos anciens numéros. En 1999, Derek s'est chargé de la mise en page de Mille-Feuille. Son enthousiasme pour la langue et la culture françaises, son humour et son amour de la vie ont marqué tous ceux l'ont connu.

Le feu (1996)

Ça a toujours été dans ma nature
de vivre au maximum
Je n'ai jamais supporté la clôture
qui ne voulait pas que je fuie
Je fracasse, avec plaisir, les limites entre
le bien et la débilité
Enfin, comme ça, c'est bon.

Pourtant, je m'aperçois que
bien que je joue avec le feu
les choses n'avancent qu'un peu
Qu'est-ce qu'on peut dire?
Je laisse tomber moi, et je fais un petit sourire

Je ne me trouve
pas pire
que ceux qui acceptent tout ce qu'on leur donne
J'ignore ça et je ne me bats que pour moi
Et à la fin quand je me couche
Je dors la tête légère
Sans le sentiment d'être un peu louche

Je sais bien que
quand je m'endors
y'aura toujours le soleil
pour m'accueillir
Pourtant, je vais commencer à évoluer
et à faire plus gaffe à ce que je fais
pour ne pas me sentir si loin.....

Derek Torres

Nique le stylo (1996)

Il est temps que
La France se rende compte de tout ce qui se passe
Il y a une pierre dans le jardin
Celle-ci s'appelle Le Pen
Il est temps que
la douce France se débarrasse
des lâches qui causent le fracas
La France
pour ceux qui la méritent
et pas pour ceux qui la détruisent.
Nique Le Pen
et ceux qui le défendent
Car il y a trop de peine
et il faut qu'on s'en tienne
aux valeurs sur lesquelles l'Hexagone est fondé,
liberté, égalité et fraternité.
Si ces mots vous dérangent
Tant pis
Car vous voyez, une petite partie
de vous est d'accord avec son parti
Il faut qu'il se taise et pèse
ces mots que je ne capte pas
et dont je suis si las
La conclusion, c'est clair ce qu'il faut faire.
Faut qu'on fasse ainsi pour éviter la guerre
qu'il veut si fort,
bien qu'il ait tort
Moi, ce que je suggère, c'est simple:
Nique Le Pen car
on a tous ras le bol de la haine qu'il nous amène.

Derek Torres

Ça ne suffit pas d'entendre (1996)

Parfois, j'ai l'impression de pisser dans un violon
Y'a du monde mais, en même temps, je me sens seul
Ça ne suffit pas que tu m'entendes
Je veux que tu m'écoutes
Quoi qu'il en coûte

Que penses-tu que ça veut dire?
Les amitiés nous échappent
Car on ne s'écoute pas
On s'entend (même bien parfois)
Mais, ça devient encore pire

Malgré ce que je te dis
Je ne sais plus quoi faire
Mais je ne supporte plus cet enfer
Il faut que je t'en supplie
Un peu de liberté
et fous-moi la paix

Derek Torres

mots sans nom (1997)

on m'avait dit qu'il te fallait plus de temps
pour te débarrasser de tous les cauchemars
coincés dans la tête
mais, je te promets que tes rêves ne se réaliseront jamais
en te couchant sur un oreiller plein de douleur

ce n'est ni à moi, ni à toi
de douter de ce qui nous arrive
faudra laisser de côté le passé qui
t'enchaîne à la clôture de blessure
celui qui t'a rendu si faible
ne peut plus te toucher

le cœur reste lourd et affligé
ton lit reste seul et froid
il faut broyer les ombres et apprendre
à éviter les larmes coincées dans ton âme
et entendre et écouter les mots dont tu rêves

derek torres

Pensées d'un mec coincé dans la salle d'ordinos (1997)

J'ai toujours cru que la peur était
une force mortelle
toujours prête à me rappeler
qu'elle existait chez moi

Pourquoi est-ce que la peur nous empêche
de faire comme on veut?
C'est nous plutôt qui nous nous arrêtons

J'ai toujours cru que la beauté était
une force mortelle
toujours prête à me rappeler
qu'elle existait chez les autres

Pourquoi est-ce que la beauté nous empêche
d'aimer comme on veut?
A la fin de la longue journée, on devient tous
vieux, gros et moches

J'ai toujours cru que le langage était
une force mortelle
toujours prêt à me peindre
(j'ai une grande gueule)

Pourquoi est-ce que le langage ne nous empêche pas
de parler comme on parle?
Après tout, le langage est source de malentendus

Le fait reste que rien n'est clair
et que rien n'est assuré¹
Cela fait partie du jeu

derek c. torres

¹comme le service de la RATP ou de la SNCF

La tristesse durera (1997)

A l'occasion de presque vingt-deux ans de banalité
je suis convaincu que
la tristesse durera

Restant enchaîné par mon passé
je ne m'ouvre pas à autrui
je reste planté
je reste aveugle

c'est du gâteau de rester éploré
pourtant, chaque jour et chaque souffle
ça fait rêver – ce défi épouvantable
de vouloir plus qu'on ne pourrait jamais avoir
ou demander de quelqu'un
j'attends la douleur de la défaite
plutôt que les fruits de la réussite
car la tristesse durera

elle avalera
elle fut toujours ainsi
elle a toujours convaincu
car elle me connaît trop bien

derek c. torres

Le quotidien éternel (1999)

On se réveille
On se gratte
On se lève
On se baigne
On prend le métro
On bosse
On se contente et puis
On se(n) bat (les couilles)
On se fait tester
On se tire
On se demande
On se couche
On s'endort
On se met à la fin, mais
On n'aime pas et
On s'en fout

La soi-disant réalité de la vie réelle

Je n'ai pas de grandes choses à te dire

Derek Torres

La vie à Paris – réelle et imaginée (2002)

Le rêve de l'étudiant de la langue française

Lever de soleil idyllique

Petit-déjeuner de croissants et café au café Kléber au Trocadéro.

Discussion intellectuelle avec un français charmant et amusant

Le fait que personne ne soit choqué par une paire de seins sur la couverture d'un magazine

Repas extraordinaire le soir dans un petit restaurant à Montmartre

Longue promenade nocturne sur les bords de Seine
Petites réflexions tranquilles et les souvenirs de mille cœurs fermés à clef à l'aéroport

La petite voix qui dit sans cesse, « Je reviens m'installer dès que je termine mes études »

La réalité d'un Parigo confirmé

Lever de soleil interrompu par une blague pipi-caca de La Fesse ou Baffie à la radio

Grève nationale des transports : il faut soit perdre une ½ journée soit prendre un taxi au bureau

Petite visite à la boulangerie mais se souvient vite fait du régime, donc ni croissant, ni pain au chocolat ni brioche (la vie est dure).

Réunion sans suite à 10h, il n'y aura pas de temps pour une pause-café avant midi.

Repas dans un bouiboui à coté du bureau – le type à la table à coté fume dans la salle non-fumeur. Visiblement, je l'emmerde en lui demandant de ne plus fumer.

Travail. Reste concentré, il est bientôt 18h.

Bientôt la fin du mois – on sera bientôt payé pour le mois – ça fait mal de voir mon salaire en euros.

Sortie ! Prendre le métro – mouvement social, ligne 6 ;
accident grave de voyageur, ligne 2 ;
acte de malveillance, ligne 4.
La question se pose: Est-ce normal de payer 50% de son
salaire aux impôts à son âge ? Toujours pas de réponse.
Courses chez Champion ou Carrefour (faut utiliser sa
carte Pass).
Soirée Canal Plus (il y a 5 chaînes maintenant !)
Sortir le chien. Dodo.

Derek Torres